THE INTERNATIONAL

MODERN LANGUAGE SERIES.

EDITED UNDER THE DIRECTION OF

FERDINAND BÔCHER,

Professor of Modern Languages, Harvard University,

AND

ALPHONSE N. VAN DAELL,

Professor of Modern Languages, Massachusetts Institute of Technology, formerly Director of Modern Languages in the Boston High and Latin Schools.

In order to meet the demands created by the latest developments in the study of the Modern Languages, we have planned four new series of books for the study of French and German.

The names Elementary, Intermediate, and University indicate the general purpose of three of these series, which will be completed later by a preparatory course for children.

Recognizing that various methods of teaching the Modern Languages exist, and that instructors have legitimate preferences as to the mode of instruction they wish to adopt, it will be our aim to include in our series whatever is best in different directions, thus offering a broad choice to teachers.

As in the opinion of many it is desirable that much reading be done by the pupil from the very first, and that it should vary according to the needs of classes, a large number of books will be made accessible.

All possible discretion will be used in the selection of texts, while at the same time the endeavor will be to represent adequately and systematically the important periods of the literature. Carefully chosen historical and scientific

texts will also be presented as the need for them becomes manifest.

The Elementary Series will consist of First Books in the languages and appropriate exercises to accompany them; also of Readers and a few easy or adapted texts.

The Intermediate Series will consist of Grammars, more advanced books, and a large number of texts.

The University Series will consist of material for the most advanced study of the language. Annotated texts will be preceded by introductions of a literary and historical character. The texts of the different periods of the language, which will be published, will present a series of specimens of the literature from the present time back to the earliest stages of the language. And in like manner a connected history of the literature will be formed by the introductions to each volume, which will be supplemented by a special notice of each author.

In this series some texts unaccompanied by notes of any kind will be published soon, to meet the intermediate demand.

For the two other series, also, a number of specially qualified instructors in French and German have already taken the work in hand, and a few publications will be ready for the beginning of the next school year.

The publishers, while they wish not to proceed with any undue haste, are desirous that the wants of instructors in Modern Languages may be fully met by presenting to them the best possible editions, and as varied material as modern needs demand. As an assistance toward this they invite suggestions with regard to the publication of any texts or other works connected with the study of Modern Languages in schools, colleges, and universities. Such communication may be addressed to Professor van Daell, 105 Irving Street, Cambridge, Mass.

GINN & COMPANY, Publishers,

Boston, New York, Chicago, and London.

RACINE

ANDROMAQUE

Reproduction of the Text of 1697,—
the last printed in the lifetime of Racine.

BOSTON, U.S.A.:
GINN & COMPANY, PUBLISHERS.
1891.

ACTEURS.

Andromaque, Veuve d'Hector, Captive de Pyrrhus.

Pyrrhus, Fils d'Achille, Roy d'Epire.

Oreste, Fils d'Agamemnon.

Hermione, Fille d'Helene, accordée avec Pyrrhus.

Pylade, Ami d'Oreste.

Cleone, Confidente d'Hermione.

Cephise, Confidente d'Andromaque.

Phœnix, Gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

Suite d'Oreste.

La Scene est à Buthrot, Ville d'Epire, dans une Salle du Palais de Pyrrhus.

ANDROMAQUE.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Ouy, puis que je retrouve un Ami si fidele,
Ma Fortune va prendre une face nouvelle :
Et déjà son couroux semble s'estre adoucy,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre icy.
Qui l'eus dit? qu'un rivage à mes vœux si funeste,
Presenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ;
Qu'aprés plus de six mois que je t'avois perdu,
A la Cour de Pyrrhus tu me serois rendu?

PYLADE.

J'en rends graces au Ciel, qui m'arrestant sans cesse,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grece,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux
Presqu'aux yeux de l'Epire, écarta nos Vaisseaux.
Combien dans cet exil ay-je souffert d'allarmes,
Combien à vos mal-heurs ay-je donné de larmes?

Craignant toûjours pour vous quelque nouveau danger,
Que ma triste amitié ne pouvoit partager.
Sur tout je redoutois cette mélancolie
Où j'ay vû si long-temps vostre ame ensevelie.
Je craignois que le Ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort, que vous cherchiez toûjours.
Mais je vous voy, Seigneur, et si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Epire.
Le pompeux appareil qui suit icy vos pas,
N'est point d'un mal-heureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas ! qui peut sçavoir le destin qui m'ameine ?
L'amour me fait icy chercher une Inhumaine.
Mais qui sçait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher, ou la vie, ou la mort ?

PYLADE.

Quoy ! vostre ame à l'Amour, en esclave asservie,
Se repose sur luy du soin de vostre vie ?
Par quel charme, oubliant tant de tourmens soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inéxorable,
Vous prepare en Epire un sort plus favorable ?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus,
Vous l'abhorriez. Enfin, vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompois moy-même.
Ami, n'accable point un mal-heureux qui t'aime.
T'ay-je jamais caché mon cœur et mes desirs ?
Tu vis naître ma flâme et mes premiers soûpirs.
Enfin quand Menelas disposa de sa Fille
En faveur de Pyrrhus, vangeur de sa Famille ;

Tu vis mon desespoir, et tu m'a vû depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret en cet état funeste,
Prest à suivre par tout le déplorable Oreste,
Toûjours de ma fureur interrompre le cours,
Et de moy-mesme enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins, que parmy tant d'allarmes
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes,
Tu sçais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.
Je fis croire, et je crûs ma victoire certaine.
Je pris tous mes transports pour des transports de haine;
Detestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crûs étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivay dans la Grece;
Et je trouvay d'abord ses Princes rassemblez,
Qu'un peril assez grand sembloit avoir troublez.
J'y courus. Je pensay que la Guerre, et la Gloire,
De soins plus importans rempliroient ma memoire;
Que mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'Amour acheveroit de sortir de mon Cœur.
Mais admire avec moy le Sort dont la poursuite
Me fait courir alors au piege que j'évite.
J'entends de tous cotez qu'on menace Pyrrhus.
Toute la Grece éclate en murmures confus.
On se plaint qu'oubliant son Sang, et sa promesse,
Il éleve en sa Cour l'Ennemi de la Grece,
Astyanax, d'Hector jeune et mal-heureux Fils,
Reste de tant de Rois sous Troye ensevelis.
J'apprens que pour ravir son enfance au supplice,
Andromaque trompa l'ingenieux Ulysse;
Tandis qu'un autre Enfant arraché de ses bras,

Sous le nom de son Fils fut conduit au trépas.
On dit, que peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon Rival porte ailleurs son cœur et sa couronne ;
Menelas, sans le croire, en paroist affligé ;
Et se plaint d'un Hymen si long-temps negligé.
Parmy les déplaisirs où son ame se noye,
Il s'éleve en la mienne une secrette joye.
Je triomphe ; et pourtant je me flate d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'Ingrate en mon cœur reprit bien-tost sa place,
De mes feux mal éteints je reconnus la trace,
Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
Ou plûtost je sentis que je l'aimois toûjours,
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoye à Pyrrhus. J'entreprens ce voyage.
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet Enfant, dont la vie allarme tant d'Etats.
Heureux si je pouvois dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax luy ravir ma Princesse !
Car enfin n'attens pas que mes feux redoublez,
Des perils les plus grands puissent estre troublez.
Puis qu'aprés tant d'efforts ma resistance est vaine,
Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne.
J'aime, je viens chercher Hermione en ces lieux,
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toy qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
Dans sa Cour, dans son cœur, di-moy ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE.

Je vous abuserois, si j'osois vous promettre
Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre.
Non, que de sa conqueste il paroisse flaté.

Pour la Veuve d'Hector ses feux ont éclaté.
Il l'aime. Mais enfin cette Veuve inhumaine
N'a payé jusqu'icy son amour que de haine ;
Et chaque jour encore on luy voit tout tenter,
Pour fléchir sa Captive, ou pour l'épouvanter.
De son Fils qu'il luy cache il menace la teste,
Et fait couler des pleurs, qu'aussi-tost il arreste.
Hermione elle-mesme a vû plus de cent fois
Cet Amant irrité revenir sous ses loix,
Et de ses vœux troublez luy rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas, que l'on puisse aujourd'huy
Vous répondre d'un cœur, si peu maistre de luy.
Il peut, Seigneur, il peut dans ce desordre extrême,
Epouser ce qu'il hait et punir ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais di-moy, de quel œil Hermione peut voir
Son hymen differé, ses charmes sans pouvoir ?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence,
Semble de son Amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ai veuë enfin me confier ses larmes.
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes.
Toûjours preste à partir, et demeurant toûjours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah ! si je le croyois, j'irois bien-tost, Pylade,
Me jetter . . .

PYLADE.

Achevez, Seigneur, vostre ambassade.

Vous attendez le Roy. Parlez, et luy montrez
Contre le Fils d'Hector tous les Grecs conjurez.
Loin de leur accorder ce Fils de sa Maistresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
Pressez. Demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien, va donc disposer la Cruelle
A revoir un Amant qui ne vient que pour elle.

SCENE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose icy me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joye
De voir le Fils d'Achille, et le Vainqueur de Troye.
Ouy. Comme ses exploits, nous admirons vos coups ;
Hector tomba sous luy ; Troye expira sous vous ;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le Fils seul d'Achille a pû remplir sa place.
Mais ce qu'il n'eust point fait, la Grece avec douleur
Vous voit du Sang Troyen relever le malheur,
Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une Guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ?
Nos Peuples affoiblis s'en souviennent encor.

Son nom seul fait fremir nos Veuves, et nos Filles,
Et dans toute la Grece, il n'est point de Familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux Fils,
D'un Pere, ou d'un Epoux, qu'Hector leur a ravis.
Et qui sçait ce qu'un jour ce Fils peut entreprendre?
Peut-estre dans nos Ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vû son Pere embrazer nos Vaisseaux,
Et la flâme à la main, les suivre sur les eaux.
Oseray-je, Seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même de vos soins craignez la recompense,
Et que dans vostre sein ce Serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez vostre vie.
Perdez un Ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaira sur vous à combattre contr'eux.

PYRRHUS.

La Grece en ma faveur est trop inquietée.
De soins plus importans je l'ay cruë agitée,
Seigneur, et sur le nom de son Ambassadeur,
J'avois dans ses projets conceu plus de grandeur.
Qui croiroit en effet, qu'une telle entreprise
Du Fils d'Agamemnon meritast l'entremise;
Qu'un Peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eust daigné conspirer que la mort d'un Enfant?
Mais à qui pretend-on que je le sacrifie?
La Grece a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et seul de tous les Grecs ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un Captif que le sort m'a soûmis?
Ouy, Seigneur, lors qu'au pié des murs fumans de Troye,
Les Vainqueurs tout sanglans partagerent leur proye,
Le sort, dont les arrests furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son Fils.

Hécube, prés d'Ulysse, acheva sa misere ;
Cassandre, dans Argos, a suivi vostre Pere.
Sur eux, sur leurs Captifs, ay-je étendu mes droits ?
Ay-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint, qu'avec Hector Troye un jour ne renaisse :
Son Fils peut me ravir le jour que je luy laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin.
Je ne sçay point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle estoit autrefois cette Ville,
Si superbe en rempars, en Heros si fertile,
Maistresse de l'Asie, et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troye, et quel est son destin.
Je ne voy que des Tours, que la cendre a couvertes,
Un Fleuve teint de sang, des Campagnes desertes,
Un Enfant dans les fers, et je ne puis songer
Que Troye en cet état aspire à se vanger.
Ah ! si du Fils d'Hector la perte estoit jurée,
Pourquoy d'un an entier l'avons-nous differée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pû l'immoler ?
Sous tant de Morts, sous Troye il falloit l'accabler.
Tout estoit juste alors. La Vieillesse et l'Enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense.
La Victoire et la Nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, et confondoient nos coups.
Mon couroux aux vaincus ne fut que trop severe.
Mais que ma cruauté survive à ma colere ?
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un Enfant je me baigne à loisir ?
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre proye,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye,
De mes inimitiez le cours est achevé,
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

ORESTE.

Seigneur, vous sçavez trop, avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au suplice,
Où le seul Fils d'Hector devoit estre conduit.
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Ouy, les Grecs sur le Fils persecutent le Pere.
Il a par trop de sang acheté leur colere.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer,
Et jusques dans l'Epire il les peut attirer.
Prevenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joye.
Qu'ils cherchent dans l'Epire une seconde Troye.
Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, et celuy des Vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la premiere injustice,
Dont la Grece, d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur, et quelque jour
Son Fils en pourroit bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi la Gréce en vous trouve un Enfant rebelle?

PYRRHUS.

Et je n'ay donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrestera vos coups;
Ses yeux s'opposeront entre son Pere et vous.

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'estre toûjours chere,
Je puis l'aimer, sans estre esclave de son Pere.
Et je sçauray peut-estre accorder quelque jour
Les soins de ma grandeur, et ceux de mon amour.

Vous pouvez cependant voir la Fille d'Helene.
Du sang qui vous unit je sçay l'étroite chaîne.
Aprés cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCENE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa Maîtresse?

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-temps brûlé pour la Princesse.

PHŒNIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer,
S'il luy rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer!

PYRRHUS.

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix, j'y consens. Qu'elle parte.
Que charmez l'un de l'autre, ils retournent à Sparte.
Tous nos Ports sont ouverts et pour elle et pour luy.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui!

PHŒNIX.

Seigneur . . .

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvriray mon Ame,
Andromaque paroist.

SCENE IV.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux, où l'on garde mon Fils.
Puis qu'une fois le jour vous souffrez que je voye
Le seul bien qui me reste, et d'Hector et de Troye,
J'allois, Seigneur, pleurer un moment avec luy,
Je ne l'ay point encore embrassé d'aujourd'huy.

PYRRHUS.

Ah, Madame! les Grecs, si j'en croy leurs allarmes,
Vous donneront bien-tost d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son Fils.

ANDROMAQUE.

Digne Objet de leur crainte!
Un Enfant malheureux, qui ne sçait pas encor
Que Pyrrhus est son Maistre, et qu'il est fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il perisse.
Le Fils d'Agamemnon vient haster son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un Arrest si cruel?
Est-ce mon interest qui le rend criminel?
Helas! on ne craint point qu'il vange un jour son Pere.
On craint qu'il n'essuyast les larmes de sa Mere.
Il m'auroit tenu lieu d'un Pere, et d'un Epoux.
Mais il me faut tout perdre, et toûjours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes;
Mais deussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander vostre Fils, avec mille Vaisseaux:
Coûtast-il tout le sang qu'Helene a fait répandre,
Deussay-je aprés dix ans voir mon Palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendray sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces perils, où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins severe?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous costez,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautez?
Je vous offre mon bras. Puis-je esperer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point conter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grece?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si genereux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toûjours triste, importune à moy-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunez,

Qu'à des pleurs eternels vous avez condamnez?
Non, non, d'un Ennemi respecter la misere,
Sauver des mal-heureux, rendre un Fils à sa Mere,
De cent Peuples pour luy combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moy, s'il le faut, luy donner un azile,
Seigneur, voilà des soins dignes du Fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoy? Vostre couroux n'a-t-il pas eû son cours?
Peut-on haïr sans cesse? Et punit-on toûjours?
J'ay fait des mal-heureux, sans doute, et la Phrygie
Cent fois de vostre sang a vû ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moy se sont bien exercez!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versez!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proye?
Je souffre tous les maux que j'ay faits devant Troye.
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumé,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiettes . . .
Helas! fus-je jamais si cruel que vous l'estes!
Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir.
Nos ennemis communs devroient nous réünir.
Madame, dites-moy seulement que j'espere,
Je vous rends vostre Fils, et je luy sers de Pere.
Je l'instruiray moy-même à vanger les Troyens.
J'iray punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
Vostre Ilion encor peut sortir de sa cendre.
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevez couronner vostre Fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere.
Je les luy promettois tant qu'a vécu son Pere.

Non, vous n'esperez plus de nous revoir encor,
Sacrez murs, que n'a pû conserver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur. C'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon Fils, et pleurer mon Epoux.
Vostre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la Fille d'Helene.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame? Ah, que vous me gênez!
Comment luy rendre un cœur que vous me retenez?
Je sçay que de mes vœux on luy promit l'empire.
Je sçay que pour regner elle vint dans l'Epire.
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
Vous pour porter des fers, Elle pour en donner.
Cependant ay-je pris quelque soin de luy plaire?
Et ne diroit-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissans, et les siens dédaignez,
Qu'elle est icy captive, et que vous y regnez?
Ah! qu'un seul des soûpirs, que mon cœur vous envoye,
S'il s'échapoit vers elle, y porteroit de joye!

ANDROMAQUE.

Et pourquoy vos soûpirs seroient-ils repoussez?
Auroit-elle oublié vos services passez?
Troye, Hector, contre vous revoltent-ils son ame?
Aux cendres d'un Epoux doit-elle enfin sa flâme?
Et quel Epoux encore! Ah! souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu vostre Pere immortel.
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
Et vous n'estes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir.

Il faut vous oublier, ou plûtost vous haïr.
Ouy, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,
Pour ne plus s'arrester que dans l'indifference.
Songez-y bien. Il faut desormais que mon cœur.
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargneray rien dans ma juste colere.
Le Fils me répondra des mépris de la Mere.
La Grece le demande, et je ne pretens pas
Mettre toûjours ma gloire à sauver des Ingrats.

ANDROMAQUE.

Helas ! il mourra donc. Il n'a pour sa défense,
Que les pleurs de sa Mere, et que son Innocence.
Et peut-estre aprés tout, en l'état où je fuis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour luy ma vie, et ma misere.
Mais enfin sur ses pas j'iray revoir son Pere.
Ainsi, tous trois, Seigneur, par vos soins réünis,
Nous vous . . .

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir vostre Fils.
Peut-estre en le voyant, vostre amour plus timide,
Ne prendra pas toûjours sa colere pour guide.
Pour sçavoir nos destins, j'iray vous retrouver.
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voye,
Je luy veux bien encore accorder cette joye.
Pylade va bien-tost conduire icy ses pas.
Mais si je m'en croyois, je ne le verrois pas.

CLEONE.

Et qu'est-ce que sa veuë a pour vous de funeste?
Madame, n'est-ce pas toûjours le même Oreste,
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regretiez la constance et l'amour?

HERMIONE.

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude,
Qui me rend en ces lieux sa presence si rude.
Quelle honte pour moy! Quel triomphe pour luy,
De voir mon infortune égaler son ennuy!
Est-ce là, dira-t-il, cette fiere Hermione?
Elle me dédaignoit, un autre l'abandonne.
L'Ingrate qui mettoit son cœur à si haut prix,
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris?
Ah Dieux!

CLEONE.

Ah! dissipez ces indignes allarmes,
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.

Vous croyez qu'un Amant vienne vous insulter?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pû vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un Pere.

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persevere,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon Pere avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLEONE.

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire, il faudroit que vous le prévinssiez,
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez?

HERMIONE.

Si je le hais, Cleone? Il y va de ma gloire.
Aprés tant de bontez dont il perd la memoire,
Luy qui me fut si cher, et qui m'a pû trahir,
Ah! je l'ay trop aimé pour ne le point haïr.

CLEONE.

Fuyez-le donc, Madame. Et puis qu'on vous adore . . .

HERMIONE.

Ah! laisse à ma fureur le temps de croître encore.
Contre mon Ennemy laisse-moy m'asseurer.
Cleone, avec horreur je m'en veux separer.
Il n'y travaillera que trop bien l'Infidelle.

CLEONE.

Quoy! vous en attendez quelque injure nouvelle?
Aimer une Captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pû vous le rendre odieux?
Aprés ce qu'il a fait, que sçauroit-il donc faire?
Il vous auroit déplû, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoy veux-tu, Cruelle, irriter mes ennuis?
Je crains de me connoître, en l'estat où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire.
Croy que je n'aime plus. Vante moi ma victoire.
Croy que dans son dépit mon cœur est endurci,
Helas! et s'il se peut, fai-le moy croire aussi.
Tu veux que je le fuye. Hé bien, rien ne m'arreste.
Allons. N'envions plus son indigne conqueste.
Que sur luy sa Captive étende son pouvoir.
Fuyons. Mais si l'Ingrat rentroit dans son devoir!
Si la Foy dans son cœur retrouvoit quelque place!
S'il venoit à mes pieds me demander sa grace!
Si sous mes loix, Amour, tu pouvois l'engager,
S'il vouloit! . . . Mais l'Ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois, pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaisir à leur estre importune.
Ou le forçant de rompre un nœud si solemnel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ay déja sur le Fils attiré leur colere.
Je veux qu'on vienne encor luy demander la Mere.
Rendons-luy les tourmens qu'elle me fait souffrir,
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLEONE.

Vous pensez que des yeux toûjours ouverts aux larmes,
Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes?
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs,
De son persecuteur ait brigué les soûpirs!
Voyez si sa douleur en patroît soulagée.
Pourquoy donc les chagrins où son ame est plongée?
Contre un Amant qui plaist pourquoy tant de fierté?

HERMIONE.

Helas ! pour mon malheur je l'ay trop écouté.
Je n'ay point du silence affecté le mystere.
Je croyois sans peril pouvoir estre sincere.
Et sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ay pour luy parler, consulté que mon cœur.
Et qui ne se seroit comme moy declarée,
Sur la foy d'une amour si saintement juree ?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'huy ?
Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour luy.
Ma famille vangée, et les Grecs dans la joye,
Nos Vaisseaux tout chargez des dépouilles de Troye,
Les Exploits de son Pere, effacez par les siens,
Ses feux que je croyois plus ardens que les miens,
Mon cœur, toy-même enfin de sa gloire éblouïe,
Avant qu'il me trahist, vous m'avez tous trahie.
Mais ç'en est trop, Cleone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus.
Il sçait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime ;
Et peut-estre il sçaura se faire aimer luy-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLEONE.

Madame, le voicy.

HERMIONE.

Ah ! je ne croyois pas qu'il fust si prés d'icy.

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

HERMIONE.

Le croiray-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse icy chercher une triste Princesse?
Ou ne dois-je imputer qu'à vostre seul devoir,
L'heureux empressement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste.
Vous le sçavez, Madame, et lé destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toûjours qu'il n'y viendra jamais.
Je sçay que vos regards vont rouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures,
Je le sçai; j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ay couru par tout, où ma perte certaine
Dégageoit mes sermens, et finissoit ma peine.
J'ay mendié la mort chez des Peuples cruels
Qui n'appaisoient leurs Dieux que du sang des Mortels:
Ils m'ont fermé leur Temple, et ces Peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.
Enfin je viens à vous; et je me vois reduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon desespoir n'attend que leur indifference,
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'esperance.
Ils n'ont pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toûjours?
Voila depuis un an le seul soin qui m'anime.

Madame, c'est à vous de prendre une Victime,
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups,
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que Vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage.
A des soins plus pressans la Grece vous engage.
Que parlez-vous du Scythe, et de mes cruautez?
Songez à tous ces Rois que vous representez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous estes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame, il me renvoye; et quelque autre Puissance
Luy fait du Fils d'Hector embrasser la défence.

HERMIONE.

L'infidelle!

ORESTE.

Ainsi donc tout prest à le quitter,
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déja même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moy vostre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoy? toûjours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toûjours?
Quelle est cette rigueur tant de fois alleguée?
J'ay passé dans l'Epire où j'étois releguée;
Mon Pere l'ordonnoit. Mais qui sçait si depuis,
Je n'ay point en secret partagé vos ennuis?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des allarmes?
Que l'Epire jamais n'ait veû couler mes larmes?

Enfin, qui vous a dit, que malgré mon devoir,
Je n'ay pas quelquefois souhaitté de vous voir?

ORESTE.

Souhaitté de me voir? Ah! divine Princesse, . . .
Mais de grace, est-ce à moy que ce discours s'adresse?
Ouvrez vos yeux. Songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste si long-temps l'objet de leur couroux.

HERMIONE.

Ouy, c'est vous dont l'amour naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes,
Vous que mille vertus me forçoient d'estimer,
Vous que j'ay plaint, enfin que je voudrois aimer.

ORESTE.

Je vous entens. Tel est mon partage funeste.
Le cœur est pour Pyrrhus et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah! ne souhaitez-pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrois trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard bien contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire;
Et l'Amour seul alors se faisant obéïr,
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.
O dieux! tant de respects, une amitié si tendre . . .
Que de raisons pour moy, si vous pouviez m'entendre!
Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'huy,
Peut-estre malgré vous, sans doute malgré luy.
Car enfin il vous hait. Son ame ailleurs éprise,
N'a plus . . .

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise?
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris?
Jugez-vous que ma veuë inspire des mépris?
Quelle allume en un cœur des feux si peu durables?
Peut-estre d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi.
Cruelle, c'est donc moy qui vous méprise icy?
Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance?
Je les ay méprisez? Ah! qu'ils voudroient bien voir
Mon Rival, comme moy, mépriser leur pouvoir.

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine, ou sa tendresse?
Allez contre un rebelle armer toute la Grece.
Rapportez-luy le prix de sa rebellion.
Qu'on fasse de l'Epire un second Ilion.
Allez. Aprés cela, direz-vous que je l'aime?

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour ostage en ces lieux?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de nostre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant s'il épouse Andromaque?

ORESTE.

Hé Madame!

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux.

ORESTE.

Et vous le haïssez? avouez-le, Madame,
L'Amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le voy bien, vostre ame prévenuë
Répand sur mes discours le venin qui la tuë,
Toûjours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moy la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez ensuite.
Vous sçavez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite.
Mon devoir m'y retient, et je n'en puis partir,
Que mon Pere, ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon Pere, allez luy faire entendre,
Que l'Ennemy des Grecs ne peut estre son Gendre.
Du Troyen, ou de moy, faites-le décider:
Qu'il songe qui des deux, il veut rendre, ou garder.
Enfin qu'il me renvoye, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu, s'il y consent, je suis prest à vous suivre.

SCENE III.

ORESTE, *seul.*

Ouy, ouy, vous me suivrez, n'en doutez nullement.
Je vous répons déja de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne,
Il n'a devant les yeux que sa chere Troyenne;
Tout autre objet le blesse, et peut-estre aujourd'huy

n'attend qu'un pretexte à l'éloigner de luy.
Nous a'vons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joye
D'enlever à l'Epire une si belle proye !
Sauve tout ce qui reste et de Troye, et d'Hector.
Garde son Fils, sa Veuve, et mille autres encor,
Epire, c'est assez qu'Hermione renduë
Perde à jamais tes bords, et ton Prince de veuë.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux.

SCENE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchois, Seigneur. Un peu de violence
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
Je l'avouë. Et depuis que je vous ay quitté,
J'en ay senti la force, et connu l'équité.
J'ay songé comme vous, qu'à la Grece, à mon Pere,
A moy-même en un mot je devenois contraire ;
Que je relevois Troye, et rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un couroux legitime,
Et l'on vous va, Seigneur, livrer vostre Victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
C'est acheter la Paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Ouy, mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage.
D'une éternelle Paix Hermione est le gage.
Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendist en ces lieux qu'un témoin tel que vous.
Vous y representez tous les Grecs et son Pere,
Puis qu'en vous Menelas voit revivre son Frere.
Voyez-la donc. Allez. Dites-luy que demain
J'attens, avec la paix, son Cœur de vostre main.

ORESTE.

Ah dieux!

SCENE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'Amour est-il le Maistre?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaistre?

PHŒNIX.

Ah! je vous reconnois, et ce juste couroux
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le joüet d'une flame servile.
C'est Pyrrhus. C'est le Fils, et le Rival d'Achille,
Que la Gloire à la fin ramene sous ses lois,
Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Di plûtôt qu'aujourd'huy commence ma Victoire.
D'aujourd'huy seulement je jouïs de ma gloire,

Et mon cœur aussi fier que tu l'as vû soûmis,
Croit avoir en l'Amour vaincu mille Ennemis.
Considere, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite?
Que d'Amis, de devoirs j'allois sacrifier?
Quels perils . . . Un regard m'eust tout fait oublier.
Tous les Grecs conjurez fondoient sur un Rebelle.
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Ouy, je benis, Seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend . . .

PYRRHUS.

Tu l'as vû comme elle m'a traité.
Je pensois, en voyant ma tendresse alarmée,
Que son Fils me la dût renvoyer desarmée.
J'allois voir le succez de ses embrassemens.
Je n'ay trouvé que pleurs mêlez d'emportemens.
Sa misere l'aigrit. Et toûjours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son Fils j'assurois mon secours,
C'est Hector, (disoit-elle en l'embrassant toûjours.)
Voila ses yeux, sa bouche, et déja son audace,
C'est luy-mesme; c'est toy, cher Epoux, que j'embrasse.
Et quelle est sa pensée? Attend-elle en ce jour?
Que je luy laisse un Fils pour nourrir son amour?

PHŒNIX.

Sans doute. C'est le prix que vous gardoit l'Ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je voy ce qui la flate.
Sa beauté la rassure, et malgré mon couroux,

L'Orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est Veuve d'Hector, et je suis Fils d'Achille.
Trop de haine separe Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione, et content de luy plaire,
Oubliez à ses piez jusqu'à vostre colere.
Vous-mesme à cet hymen venez la disposer.
Est-ce sur un Rival qu'il s'en faut reposer?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?

PHŒNIX.

Quoy toûjours Andromaque occupe vostre esprit?
Que vous importe, ô Dieux! sa joye, ou son dépit?
Quel charme malgré vous vers elle vous attire?

PYRRHUS.

Non, je n'ay pas bien dit tout ce qu'il luy faut dire,
Ma colere à ses yeux n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je suis son Ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa veuë,
Et donner à ma haine une libre étenduë.
Vien voir tous ses attraits, Phœnix, humiliez.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, Seigneur, vous jetter à ses piez.
Allez, en luy jurant que vostre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le voy bien, tu crois que prest à l'excuser,
Mon cœur court aprés elle, et cherche à s'appaiser.

PHŒNIX.

Vous aimez, c'est assez.

PYRRHUS.

Moy l'aimer? Une Ingrate,
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flate?
Sans Parens, sans Amis, sans espoir que sur moy?
Je puis perdre son Fils; peut-estre je le doy.
Etrangere . . . Que dis-je? Esclave dans l'Epire,
Je luy donne son Fils, mon ame, mon Empire
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
D'autre rang que celuy de son Persecuteur?
Non, non, je l'ay juré, ma vengeance est certaine.
If faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son Fils. Que de pleurs vont couler!
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller?
Quel spectacle pour elle aujourd'huy se dispose!
Elle en mourra, Phœnix, et j'en seray la cause.
C'est luy mettre moy-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX.

Et pourquoy donc en faire éclater le dessein?
Que ne consultiez-vous tantost vostre foiblesse?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colere un si foible combat?
D'un Amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne;
Faut-il livrer son Fils? Faut-il voir Hermione?

PHŒNIX.

Ouy, voyez-la, Seigneur, et par des vœux soûmis
Protestez-luy . . .

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ay promis.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Moderez donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connois plus. Vous n'estes plus vous-même.
Souffrez . . .

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-temps ma vie et mon supplice.
Il faut que je l'enleve, ou bien que je perisse.
Le dessein en est pris, je le veux achever.
Ouy je le veux.

PYLADE.

Hé bien il la faut enlever,
J'y consens. Mais songez cependant où vous estes.
Que croira-t-on de vous à voir ce que vous faites ?
Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette Cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et sur tout Hermione.
A ses regards sur tout cachez vostre couroux.
O dieux ! en cet état pourquoy la cherchiez-vous ?

ORESTE.

Que sçay-je ? De moy-même estois-je alors le Maistre ?

La fureur m'emportoit, et je venois peut-estre
Menasser à la fois l'Ingrate et son Amant.

PYLADE.

Et quel estoit le fruit de cet emportement?

ORESTE.

Et quelle ame, di-moy, ne seroit éperduë
Du coup dont ma raison vient d'estre confonduë?
Il épouse, dit-il, Hermione demain.
Il veut pour m'honorer la tenir de ma main.
Ah! plûtost cette main dans le sang du Barbare . . .

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizare:
Cependant tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-estre à plaindre, autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non, je le connois, mon desespoir le flate.
Sans moy, sans mon amour il dédaignoit l'Ingrate.
Ses charmes jusques-là n'avoient pû le toucher.
Le Cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah dieux! c'en estoit fait. Hermione gagnée
Pour jamis de sa veuë alloit estre éloignée.
Son cœur entre l'amour et le dépit confus
Pour se donner à moy n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade. Elle écoutoit Oreste,
Luy parloit, le plaignoit. Un mot eust fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoy? ce couroux enflammé
Contre un Ingrat . . .

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un pretexte tout prest ne l'eust pas retardée?
M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoy? Vostre amour se veut charger d'une Furie
Qui vous detestera, qui toute vostre vie
Regrettant un hymen tout prest à s'achever,
Voudra . . .

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout luy riroit, Pylade; et moy, pour mon partage,
Je n'emporterois donc qu'une inutile rage?
J'irois loin d'elle encor, tâcher de l'oublier?
Non, non, à mes tourmens je veux l'associer.
C'est trop gemir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne,
Je pretens qu'à mon tour l'Inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels à pleurer condamnez,
Me rendent tous les noms, que je leur ay donnez.

PYLADE.

Voila donc le succez qu'aura vostre Ambassade.
Oreste ravisseur.

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade?
Quand nos Estats vangés jouïront de mes soins,
L'Ingrate de mes pleurs jouïra-t-elle moins?
Et que me servira que la Grece m'admire,
Tandis que je seray la fable de l'Epire?
Que veux-tu? Mais s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sçay de tout temps quelle injuste puissance

Laisse le Crime en paix, et poursuit l'Innocence.
De quelque part sur moy que je tourne les yeux,
Je ne voy que malheurs qui condamnent les Dieux.
Meritons leur couroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du Crime en précede la peine.
Mais toy, par quelle erreur veux-tu toûjours sur toy
Détourner un couroux qui ne cherche que moy?
Assez et trop long-temps mon amitié t'accable.
Evite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, croy-moy, ta pitié te seduit.
Laisse-moy des perils dont j'attens tout le fruit.
Porte aux Grecs cet Enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t-en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
Au travers des perils un grand cœur se fait jour.
Que ne peut l'amitié conduite par l'amour?
Allons de tous vos Grecs encourager le zele.
Nos Vaisseaux sont tout prests, et le vent nous appelle,
Je sçay de ce Palais tous les détours obscurs.
Vous voyez que la Mer en vient battre les murs.
Et cette nuit sans peine une secrete voye
Jusqu'en vostre vaisseau conduira vostre proye.

ORESTE.

J'abuse, cher Ami, de ton trop d'amitié.
Mais pardonne à des maux, dont toy seul as pitié.
Excuse un malheureux, qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le Monde hait, et qui se hait luy-même.
Que ne puis-je à mon tour dans un sort plus heureux . . .

PYLADE.

Dissimulez, Seigneur, c'est tout ce que je veux,
Gardez qu'avant le coup vostre dessein n'éclate.

Oubliez jusques-là qu'Hermione est ingrate.
Oubliez vostre amour. Elle vient, je la voy.

ORESTE.

Va-t-en. Répons-moy d'elle, et je répons de moy.

SCENE II.

HERMIONE, ORESTE, CLEONE.

ORESTE.

Hé bien? mes soins vous ont rendu vostre conqueste.
J'ay vû Pyrrhus, Madame, et vostre hymen s'appreste.

HERMIONE.

On le dit. Et de plus, on vient de m'assurer,
Que vous ne me cherchiez que pour m'y preparer.

ORESTE.

Et vostre ame à ses vœux ne sera pas rebelle?

HERMIONE.

Qui l'eust crû, que Pyrrhus ne fust pas infidelle?
Que sa flame attendoit si tard pour éclater?
Qu'il reviendroit à moy, quand je l'allois quitter?
Je veux croire avec vous, qu'il redoute la Grece,
Qu'il suit son interest plûtost que sa tendresse,
Que mes yeux sur vostre ame estoient plus absolus.

ORESTE.

Non, Madame, il vous aime, et je n'en doute plus,

Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?
Et vous ne vouliez pas sans doute luy déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur? On a promis ma foy.
Luy raviray-je un bien, qu'il ne tient pas de moy?
L'Amour ne regle pas le sort d'une Princesse.
La gloire d'obeïr est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partois, et vous avez pû voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah! que vous sçaviez bien, Cruelle . . . Mais, Madame,
Chacun peut à son choix disposer de son ame.
La vostre estoit à vous. J'esperois. Mais enfin
Vous l'avez pû donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi, bien moins que la Fortune.
Et pourquoy vous lasser d'une plainte importune?
Tel est vostre devoir, je l'avouë. Et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCENE III.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Attendois-tu, Cleone, un couroux si modeste?

CLEONE.

La douleur qui se taît n'en est que plus funeste.
Je le plains. D'autant plus qu'auteur de son ennui,

Le coup qui l'a perdu n'est parti que de luy.
Comptez depuis quel temps vostre hymen se prepare.
Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se declare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint? Et que craint-il encor?
Des Peuples, qui dix ans ont fui devant Hector?
Qui cent fois effrayez de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur azile,
Et qu'on verroit encor, sans l'appuy de son Fils,
Redemander Helene aux Troyens impunis.
Non, Cleone, il n'est point Ennemi de luy-même,
Il veut tout ce qu'il fait, et s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs.
N'avons-nous d'entretien que celuy de ses pleurs?
Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chere Cleone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sçais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits . . . Mais qui les peut compter?
Intrepide, et par tout suivi de la victoire,
Charmant, fidelle, enfin, rien ne manque à sa gloire.
Songe . . .

CLEONE.

Dissimulez, Vostre Rivale en pleurs,
Vient à vos pieds sans doute apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux! Ne puis-je à ma joye abandonner mon ame?
Sortons. Que luy dirois-je?

SCENE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLEONE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, Madame?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux,
Que la Veuve d'Hector pleurante à vos genoux?
Je ne viens point icy par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur, qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ay veu percer
Le seul, où mes regards pretendoient s'adresser.
Ma flame par Hector fut jadis allumée,
Avec luy dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un Fils. Vous sçaurez quelque jour,
Madame, pour un Fils jusqu'où va nostre amour.
Mais vous ne sçaurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son interest nous jette,
Lors que de tant de biens, qui pouvoient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! Lors que lassez de dix ans de misere,
Les Troyens en couroux menaçoient vostre Mere,
J'ay sceu de mon Hector luy procurer l'appuy;
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ay pû sur luy.
Que craint-on d'un Enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moy le cacher en quelque Isle deserte.
Sur les soins de sa Mere on peut s'en assurer,
Et mon Fils avec moy n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçoy vos douleurs. Mais un devoir austere,

Quand mon Pere a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est luy qui de Pyrrhus fait agir le couroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous?
Vos yeux assez long-temps ont regné sur son ame.
Faites-le prononcer, j'y souscriray, Madame.

SCENE V.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la Cruelle attache à ses refus!

CEPHISE.

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione et la Grece . . .
Mais luy-même il vous cherche.

SCENE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX.
CEPHISE.

PYRRHUS *à Phœnix.*

Où donc est la Princesse?
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle estoit en ces lieux?

PHŒNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE *à Cephise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE.

Hélas! tout m'abandonne.

PHŒNIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CEPHISE.

Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.

ANDROMAQUE.

Il a promis mon Fils.

CEPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ay beau pleurer, sa mort est resoluë.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la veuë?
Quel orgueil!

ANDROMAQUE.

Je ne fay que l'irriter encor.
Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le Fils d'Hector.

ANDROMAQUE.

Ah! Seigneur, arrestez. Que pretendez-vous faire?
Si vous livrez le Fils, livrez-leur donc la Mere.

Vos sermens m'ont tantost juré tant d'amitié.
Dieux ! Ne pourray-je au moins toucher vostre pitié ?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moy tant de perils divers !

PYRRHUS.

J'estois aveugle alors, mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit estre accordée.
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs, qui craignoient de se voir repoussez.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté, qui craint d'estre importune.
Vous ne l'ignorez pas, Andromaque sans vous
N'auroit jamais d'un Maistre embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez. Et dans le fond de l'ame
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flâme,
Ce Fils même, ce Fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moy tout s'assemble.
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouïssez à loisir d'un si noble couroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon Epoux.

CEPHISE.

Madame . . .

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je luy dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
Seigneur, voyez l'état où vous me reduisez.
J'ay vû mon Pere mort, et nos murs embrasez.
J'ay vû trancher les jours de ma Famille entiere,
Et mon Epoux sanglant traîné sur la poussiere,
Son Fils seul avec moy reservé pour les fers.
Mais que ne peut un Fils? je respire, je sers.
J'ay fait plus. Je me suis quelquefois consolée
Qu'icy plûtost qu'ailleurs le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur, le Fils de tant de Rois,
Puis qu'il devoit servir, fût tombé sous vos lois.
J'ay crû que sa prison deviendroit son azile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
J'attendois de son Fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma credulité.
Je n'ay pû soupçonner ton Ennemi d'un crime,
Malgré luy-même enfin je l'ay crû magnanime.
Ah! s'il l'estoit assez, pour nous laisser du moins
Au Tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins;
Et que finissant-là sa haine et nos miseres,
Il ne separast point des dépouilles si cheres!

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix.

SCENE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CEPHISE.

PYRRHUS *continuē.*

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce Fils que vous pleurez.
Ouy, je sens à regret, qu'en excitant vos larmes,
Je ne fay contre moy que vous donner des armes.
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moy les yeux.
Voyez si mes regards sont d'un Juge severe,
S'ils sont d'un Ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoy me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de vostre Fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin, c'est moy qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la derniere fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sçay de quels sermens je romps pour vous les chaînes.
Combien je vais sur moy faire éclater de haines.
Je renvoye Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma Couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au Temple, où son Hymen s'appreste.
Je vous ceins du Bandeau preparé pour sa Teste.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner.
Je vous le dis, il faut ou perir, ou regner.
Mon cœur desesperé d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menasser, et gemir trop long-temps.
Je meurs, si je vous pers, mais je meurs si j'attens.

Songez-y, je vous laisse, et je viendray vous prendre,
Pour vous mener au Temple, où ce Fils doit m'attendre.
Et là vous me verrez soûmis, ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCENE VIII.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Gréce,
De vôtre sort encor vous seriez la Maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas ! De quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon Fils.

CEPHISE.

Madame, à vôtre Epoux c'est estre assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit vôtre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoy ! Je luy donnerois Pyrrhus pour successeur ?

CEPHISE.

Ainsi le veut son Fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'aprés tout, ses Mânes en rougissent ?
Qu'il méprisast, Madame, un Roy victorieux,
Qui vous fait remonter au rang de vos Ayeux ;
Qui foule aux pieds pour vous vos Vainqueurs en colere,

Qui ne se souvient plus qu'Achille estoit son Pere,
Qui dément ses Exploits et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funerailles,
Et traisné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son Pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'Autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Cephise, à cette Nuit cruelle,
Qui fut pour tout un Peuple une Nuit éternelle.
Figure-toy, Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos Palais brûlans,
Sur tous mes Freres morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.
Songe aux cris des Vainqueurs, songe aux cris des Mourans,
Dans la flâme étouffez, sous le fer expirans.
Peins-toy dans ces horreur Andromaque éperduë.
Voila comme Pyrrhus vint s'offrir à ma veuë,
Voila par quels exploits il sçeût se couronner,
Enfin voila l'Epoux que tu me veux donner.
Non, je ne seray point complice de ses crimes.
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernieres Victimes.
Tous mes ressentimes luy seroient asservis.

CEPHISE.

Hé bien, allons donc voir expirer vostre Fils.
On n'attend plus que vous. Vous fremissez, Madame.

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoy, Cephise, j'iray voir expirer encor
Ce Fils ma seule joye, et l'image d'Hector?

Ce Fils que de sa flâme il me laissa pour gage?
Hélas! je m'en souviens; le jour que son courage
Luy fit chercher Achille, ou plûtôt le trepas;
Il demanda son Fils, et le prit dans ses bras.
Chere Epouse, (dit-il, en essuyant mes larmes)
J'ignore quel succez le sort garde à mes armes,
Je te laisse mon Fils, pour gage de ma foi;
S'il me perd, je prétens qu'il me retrouve en toy.
Si d'un heureux hymen la memoire t'est chere,
Montre au Fils à qu'el point tu cherissois le Pere.
Et je puis voir répandre un sang si précieux?
Et je laisse avec luy perir tous ses Ayeux?
Roy barbare! faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon Fils, tu meurs, si je n'arreste
Le fer que le Cruel tient levé sur ta teste.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir?
Non tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chere Cephise,
Va le trouver pour moy.

CEPHISE.

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Di-luy que de mon Fils l'amour est assez fort . . .
Crois-tu que dans son coeur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CEPHISE.

Madame, il va bien-tôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien, va l'assurer . . .

CEPHISE.

De quoy? De vostre foy?

ANDROMAQUE.

Hélas! pour la promettre est-elle encore à moy?
O cendres d'un Epoux! ô Troyens! ô mon Pere!
O mon Fils, que tes jours coûtent cher à ta Mere!
Allons.

CEPHISE.

Où donc, Madame? et que resolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon Epoux.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, CEPHISE.

CEPHISE.

Ah ! je n'en doute point. C'est vostre Epoux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en vostre ame.
Il veut que Troye encor se puisse relever,
Avec cet heureux Fils, qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame, il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez en ses transports. Pere, Sceptre, Alliez,
Content de vostre cœur, il met tout à vos piez.
Sur luy, sur tout son Peuple il vous rend Souveraine.
Este-ce là ce Vainqueur digne de tant de haine ?
Déja contre les Grecs plein d'un noble couroux,
Le soin de vostre Fils le touche autant que vous,
Il previent leur fureur, il luy laisse sa Garde,
Pour ne pas l'exposer luy-mesme il se hazarde.
Mais tout s'appreste au Temple. Et vous avez promis.

ANDROMAQUE.

Ouy, je m'y trouveray. Mais allons voir mon Fils.

CEPHISE.

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa veuë
Desormais à vos yeux ne soit plus defenduë.
Vous lui pourrez bien-tost prodiguer vos bontez,

Et vos embrassemens ne seront plus contez.
Quel plaisir d'élever un Enfant, qu'on voit craistre
Non plus comme un Esclave élevé pour son Maistre,
Mais pour voir avec luy renaistre tant de Rois!

ANDROMAQUE.

Cephise, allons le voir pour le derniere fois.

CEPHISE.

Que dites-vous? ô Dieux!

ANDROMAQUE.

O! ma chere Cephise,
Ce n'est point avec toy que mon cœur se déguise.
Ta foy dans mon malheur s'est montrée à mes yeux.
Mais j'ay crû qu'à mon tour tu me connoissois mieux.
Quoy donc, as-tu pensé qu'Andromaque infidelle,
Pûst trahir un Epoux qui croit vevivre en elle,
Et que de tant de Morts reveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fist troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son Fils perissoit, il l'a falu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appuy,
Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur luy.
Je sçay quel est Pyrrhus. Violent, mais sincere,
Cephise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le couroux des Grecs je m'en repose encor,
Leur haine va donner un Pere au Fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
Je vais, en recevant sa foy sur les Autels,
L'engager à mon Fils par des nœuds immortels.
Mais aussi-tost ma main, à moy seule funeste,
D'une infidelle vie abregera le reste,
Et sauvant ma vertu, rendra ce que je doy

A Pyrrhus, à mon Fils, à mon Epoux, à moy.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême ;
Voilà ce qu'un Epoux m'a commandé luy-même.
J'iray seule rejoindre Hector et mes Ayeux.
Cephise, c'est à toy de me fermer les yeux.

CEPHISE.

Ah ! ne pretendez pas que je puisse survivre . . .

ANDROMAQUE.

Non, non, je te deffens, Cephise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique tresor,
Si tu vivois pour moy, vi pour le Fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de Rois tu deviens necessaire.
Veille auprés de Pyrrhus. Fay-luy garder sa foy.
S'il le faut, je consens qu'on luy parle de moy.
Fay-luy valoir l'hymen, où je me suis rangée ;
Dy-luy, qu'avant ma mort je luy fus engagée,
Que ses ressentimens doivent estre effacez,
Qu'en luy laissant mon Fils c'est l'estimer assez.
Fay connoistre à mon Fils les Heros de sa Race.
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
Dy-luy, par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plûtost ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
Parle-luy tous les jours des vertus de son Pere,
Et quelquefois aussi parle-luy de sa Mere.
Mais qu'il ne songe plus, Cephise, à nous vanger,
Nous lui laissons un Maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ses Ayeux un souvenir modeste.
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.
Et pour ce reste enfin, j'ay moy-même en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CEPHISE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

Ne me suy point, si ton cœur en allarmes,
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Cephise, et souvien-toy
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foy.
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, Madame, et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits ?
Vous soûtenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyoit fremir au seul nom d'Andromaque ?
Vous qui sans desespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulust honorer ?
Il l'épouse. Il luy donne avec son Diadême
La foy, que vous venez de recevoir vous-même :
Et vostre bouche encore muette à tant d'ennuy,
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de luy ?
Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste !
Et qu'il vaudroit bien mieux . . .

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste ?

CLEONE.

Il vient, Madame, il vient. Et vous pouvez juger,
Que bien-tost à vos piez il alloit se ranger,
Prest à servir toûjours sans espoir de salaire.
Vos yeux ne sont que trop asseurez de luy plaire.
Mais il entre.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

Ah Madame ! est-il vray qu'une fois
Oreste en vous cherchant obeïsse à vois loix ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse esperance ?
Avez-vous en effet souhaité ma presence ?
Croiray-je que vos yeux à la fin desarmez
Veulent . . .

HERMIONE.

Je veux sçavoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime ? O Dieux ! mes sermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon desespoir, mes yeux de pleurs toûjours noyez,
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

HERMIONE.

Vangez-moy, je croy tout.

ORESTE.

Hé bien allons, Madame.
Mettons encore un coup toute la Grece en flâme.
Prenons, en signalant mon bras et vostre nom,
Vous la place d'Helene, et moy d'Agamemnon.
De Troye en ce païs réveillons les miseres,
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos Peres.
Patrons, je suis tout prest.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons,
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
Quoy de mes ennemis couronnant l'insolence,
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance,
Et je m'en remettrois au destin des combats,
Qui peut-estre à la fin ne me vengeroit pas?
Je veux qu'à mon depart toute l'Epire pleure.
Mais si vous me vengez, vengez-moy dans une heure.
Tous vos retardemens sont pour moy des refus.
Courez au Temple. Il faut immoler . . .

ORESTE.

Qui?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame?

HERMIONE.

Hé! quoy? vostre haine chancelle?
Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alleguez point des droit que je veux oublier.
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moy, je l'excuserois? Ah! vos bontez, Madame,

Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame.
Vengeons-nous, j'y consens. Mais par d'autres chemins.
Soyons ses Ennemis, et non ses Assassins.
Faisons de sa ruine une juste conqueste.
Quoy pour réponse aux Grecs porteray-je sa teste?
Et n'ay-je pris sur moy le soin de tout l'Estat,
Que pour m'en acquitter par un assassinat?
Souffrez, au nom des Dieux, que la Grece s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il regne, et qu'un front couronné . . .

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ay condamné?
Ne vous suffit-il pas que me gloire offensée
Demande une Victime, à moi seule adressée;
Qu'Hermione est le prix d'un Tyran opprimé,
Que je le hais, enfin, Seigneur, que je l'aimé?
Je ne m'en cache point. L'ingrat m'avoit sçû plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnast mon amour, ou mon Pere;
N'importe. Mais enfin reglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement deçûs,
Malgré la juste horreur, que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne luy pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un couroux incertain,
S'il ne meurt aujourd'huy, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien, il faut le perdre, et prévenir sa grace.
Il faut . . . Mais cependant, que faut-il que je fasse?
Comment puis-je si-tost servir vostre couroux?
Quel chemin jusqu'à luy peut conduire mes coups?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Epire,
Vous voulez par mes mains renverser un Empire,
Vous voulez qu'un Roy meure, et pour son chastiment,

Vous ne donnez, qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
Aux yeux de tout son Peuple, il faut que je l'opprime.
Laissez-moy vers l'Autel conduire ma Victime.
Je ne m'en défens plus. Et je ne veux qu'aller
Reconnoistre la place où je dois l'immoler.
Cette nuit, je vous sers. Cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour il épouse Andromaque.
Dans le Temple déja le Trône est élevé.
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous? Il vous offre sa teste.
Sans Gardes, sans défense, il marche à cette Feste.
Autour du Fils d'Hector il les fait tous ranger.
Il s'abandonne au bras qui me voudra vanger.
Voulez-vous, malgré luy, prendre soin de sa vie?
Armez avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.
Soulevez vos Amis. Tous les miens sont à vous.
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
Mais quoy? Déja leur haine est égale à la mienne,
Elle épargne à regret l'Epoux d'une Troyenne.
Parlez. Mon Ennemi ne vous peut échapper.
Ou plûtost, il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez, ou suivez une fureur si belle.
Revenez tout couvert du sang de l'Infidelle.
Allez, en cet état soyez seur de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, songez . . .

HERMIONE.

Ah! c'en est trop, Seigneur.
Tant de raisonnemens offensent ma colere.

J'ay voulu vous donner les moyens de ma plaire,
Rendre Oreste content. Mais enfin je voy bien,
Qu'il veut toûjours se plaindre, et ne meriter rien.
Partez, allez ailleurs vanter vostre constance,
Et me laissez icy le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontez mon courage est confus,
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Je m'en vais seule au Temple, où leur hymen s'appreste,
Où vous n'osez aller meriter ma conqueste.
Là, de mon Ennemi je sçauray m'approcher.
Je perceray le cœur que je n'ay pû toucher.
Et mes sanglantes mains sur moy-même tournées,
Aussi-tost malgré luy joindront nos destinées,
Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec luy, que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos Ennemis par moy vous vont estre immolez.
Et vous reconnoistrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De vostre sort laissez moy la conduite.
Et que tous vos Vaisseaux soient prests pour nostre fuite.

SCENE IV.

HERMIONE, CLEONE.

CLEONE.

Vous vous perdez, Madame. Et vous devez songer . . .

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger.
Je ne sçay même encor, quoy qu'il m'ait pû promettre,
Sur d'autres que sur moy, si je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrois mes coups bien plus seurs que les siens.
Quel plaisir, de venger moy-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du Parjure,
Et pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma Rivale à ses regards mourans !
Ah ! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Luy laissoit le regret de mourir ma Victime !
Va le trouver. Di-luy qu'il apprenne à l'Ingrat,
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'Estat.
Chere Cleone, cours. Ma vengeance est perduë,
S'il ignore, en mourant, que c'est moy qui le tuë.

CLEONE.

Je vous obéïray. Mais qu'est-ce que je voy ?
O Dieux ! Qui l'auroit crû, Madame ? c'est le Roy.

HERMIONE.

Ah ! cours aprés Oreste, et di-luy, ma Cleone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCENE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, et je voy bien
Que mon abord icy trouble vostre entretien.
Je ne viens point armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas,
Et je soutiendrois mal ce que je ne croy pas.
J'épouse une Troyenne. Ouy, Madame, et j'avouë
Que je vous ay promis la foy, que je luy vouë.
Un autre vous diroit que dans les champs Troyens
Nos deux Peres sans nous formerent ces liens,
Et que sans consulter ny mon choix ny le vostre,
Nous fûmes sans amour engagez l'un à l'autre.
Mais c'est assez pour moy que je me sois soumis.
Par mes Ambassadeurs mon cœur vous fut promis.
Loin de les revoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Epire.
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eust déja prévenu le pouvoir de vos yeux;
Je ne m'arrestay point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous estre fidelle.
Je vous reçûs en Reine, et jusques à ce jour
J'ay crû que mes sermens me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte. Et par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle deteste.
L'un par l'autre entraînez, nous courons à l'Autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel.
Aprés cela, Madame, éclatez contre un Traître,

Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'estre.
Pour moy, loin de contraindre un si juste couroux,
Il me soulagera peut-estre autant que vous.
Donnez-moy tous les noms destinez aux Parjures.
Je crains vostre silence, et non pas vos injures ;
Et mon cœur soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que voulant bien rompre un nœud si solemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste aprés tout, qu'un Conquerant s'abaisse
Sous la servile Loy de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoy vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoy, sans que ny serment, ny devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, Amant d'une Troyenne ?
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la Fille d'Helene, à la Veuve d'Hector ?
Couronner tour à tour l'Esclave et la Princesse,
Immoler Troye aux Grecs, au Fils d'Hector la Grece ?
Tout cela part d'un cœur toûjours maistre de soy,
D'un Heros qui n'est point esclave de sa foy,
Pour plaire à votre Epouse, il vous faudroit peut-estre
Prodiguer les doux noms de Parjure, et de Traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante aprés sons char vous voulez qu'on me voye.
Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joye.
Et sans chercher ailleurs des titres empruntez,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux Pere d'Hector la valeur abattuë

Aux pieds de sa Famille expirante à sa veuë,
Tandis que dans son sein vostre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troye ardent plongée,
De vostre propre main Polixene égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignez contre vous,
Que peut-on refuser à ces genereux coups ?

PYRRHUS.

Madame, je sçay trop à quels excez de rage
La vengeance d'Helene emporta mon courage.
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ay versé.
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends graces au Ciel, que vostre indifference
De mes heureux soûpirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le voy bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connoistre, et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle,
Il faut se croire aimé, pour se croire infidelle.
Vous ne prétendiez point m'arrester dans vos fers.
J'ay craint de vous trahir, peut-estre je vous sers.
Nos cœurs n'estoient point faits dépendans l'un de l'autre.
Je suivois mon devoir, et vous cediez au vostre.
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ay point aimé, Cruel ? Qu'ay-je donc fait ?
J'ay dedaigné pour toy les vœux de tous nos Princes.
Je t'ay cherché moy-même au fond de tes Provinces.
J'y suis encor, malgré tes infidelitez,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontez.
Je leur ay commandé de cacher mon injure.
J'attendois en secret le retour d'un Parjure.
J'ay crû que tost ou tard à ton devoir rendu,

Tu me rapporterois un cœur qui m'estoit dû.
Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidelle?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le Ciel en colere
Reserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez vostre hymen, j'y consens. Mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en estre les témoins,
Pour le derniere fois je vous parle peut-estre,
Differez-le d'un jour, demain veus serez maistre.
Vous ne répondez point? Perfide, je le voy;
Tu comptes les momens que tu perds avec moy.
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu luy parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toy de ces lieux.
Va luy jurer la foy, que tu m'avois jurée.
Va profaner des Dieux la Majesté sacrée.
Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié,
Que les mêmes sermens avec moy t'ont lié.
Porte aux pieds des Autels ce cœur qui m'abandonne.
Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCENE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Seigneur, vous entendez. Gardez de negliger

Une Amante en fureur, qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée,
La querelle des Grecs à la sienne est liée.
Oreste l'aime encore. Et peut-estre à ce prix . . .

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son Fils.

Fin du Quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERMIONE *seule.*

Où suis-je? Qu'ay je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? Quel chagrin me devore?
Errante, et sans dessein, je cours dans ce Palais.
Ah! ne puis-je sçavoir si j'aime, ou si je hais?
Le cruel! De quel œil il m'a congediée?
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée.
L'ay-je vû se troubler, et me plaindre un moment?
En ay-je pû tirer un seul gemissement?
Muet à mes soupirs, tranquile à mes allarmes,
Sembloit-il seulemen qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore? Et pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'interesse pour luy?
Je tremble au seul penser du coup qui le menace?
Et preste à me vanger je luy fais déja grace?
Non, ne revoquons point l'arrest de mon couroux.
Qu'il perisse. Aussi-bien il ne vit plus pour nous.
Le Perfide triomphe, et se rit de ma rage.
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.
Il croit que toûjours foible, et d'un cœur incertain,
Je pareray d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moy par mes bontez passées.
Mais plûtost le Perfide a bien d'autres pensées.
Triomphant dans le Temple il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.

Il me laisse, l'Ingrat ! cet embarras funeste.
Non, non encore un coup, laissons agir Oreste.
Qu'il meure, puis qu'enfin il a dû le prévoir.
Et puis qu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
A le vouloir ? Hé quoy ? C'est donc moy qui l'ordonne ?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
Ce Prince, dont mon cœur se faisoit autrefois,
Avec tant de plaisir redire les Exploits,
A qui même en secret je m'estois destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hymenée ?
Je n'ay donc traversé tant de mers, tant d'Estats,
Que pour venir si loin preparer son trepas ?
L'assassiner, le perdre ? Ah ! devant qu'il expire . . .

SCENE II.

HERMIONE, CLEONE.

HERMIONE.

Ah ! qu'ay-je fait, Cleone ? Et que viens-tu me dire ?
Que fait Pyrrhus ?

CLEONE.

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des Mortels, et le plus amoureux.
Je l'ay vû vers le Temple, où son hymen s'appreste,
Mener en Conquerant sa nouvelle conqueste,
Et d'un œil où brilloient sa joye et son espoir,
S'enyvrer, en marchant du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joye,

Porte jusqu'aux Autels le souvenir de Troye :
Incapable toûjours d'aimer et de haïr,
Sans joye, et sans murmure elle semble obeïr.

HERMIONE.

Et l'Ingrat ! Jusqu'au bout il a poussé l'outrage ?
Mais as-tu bien, Cleone, observé son visage ?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits ?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le Palais ?
Di-moy, ne t'es-tu point presentée à sa veuë ?
L'Ingrat a-t-il rougi, lors qu'il t'a reconnuë ?
Son trouble avoûoit-il son infidelité ?
A-t-il jusqu'à la fin soûtenu sa fierté ?

CLEONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut, et sa gloire
Semblent estre avec vous sortis de sa memoire.
Sans songer qui le suit, Ennemis, ou Sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du Fils d'Hector il a rangé sa Garde,
Et croit que c'est luy seul que le peril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprés
Dans un Fort éloigné du Temple et du Palais.
Voila, dans ses transports, le seul soin qui luy reste.

HERMIONE.

Le Perfide ! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLEONE.

Oreste, avec ses Grecs, dans le Temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien ? à me vanger n'est-il pas preparé ?

CLEONE.

Je ne sçay.

HERMIONE.

Tu ne sçais? Quoy donc, Oreste encore,
Oreste me trahit?

CLEONE.

Oreste vous adore.
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantost son amour, et tantost sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadême.
Il respecte en Pyrrhus Achille, et Pyrrhus même.
Il craint la Grece, il craint l'Univers en couroux,
Mais il se craint, dit-il, soy-même plus que tous.
Il voudroit en Vainqueur vous apporter sa teste.
Le seul nom d'Assassin l'épouvante et l'arreste,
Enfin il est entré, sans sçavoir dans son cœur,
S'il en devoit sortir Coupable, ou Spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle,
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sçay de quels remords son courage est atteint.
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoy? sans qu'elle employast une seule priere,
Ma Mere en sa faveur arma la Grece entiere?
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent perir vingt Rois qu'ils ne connoissoient pas?
Et moy je ne prétens que la mort d'un Parjure,
Et je charge un Amant du soin de mon injure;
Il peut me conquerir à ce prix, sans danger,
Je me livre moy-même, et ne puis me vanger?
Allons. C'est à moy seule, à me rendre justice:
Que de cris de douleur le Temple retentisse.
De leur hymen fatal troublons l'evenement,
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.

Je ne choisiray point dans ce desordre extrême.
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste luy-même.
Je mourray. Mais au moins ma mort me vengera,
Je ne mourray pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCENE III.

ORESTE, HERMIONE, CLEONE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous estes servie.
Pyrrhus rend à l'Autel son infidelle vie.

HERMIONE.

Il est mort?

ORESTE.

Il expire. Et nos Grecs irritez
Ont lavé dans son sang ses infidelitez.
Je vous l'avois promis. Et quoique mon courage
Se fist de ce complot une funeste image,
J'ay couru vers le Temple, où nos Grecs dispersez
Se sont jusqu'à l'Autel dans la foule glissez.
Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face,
Il sembloit que ma veuë excitast son audace,
Que tous les Grecs bravez en leur Ambassadeur,
Deussent de son Hymen relever la splendeur.
Enfin avec transport prenant son diadême,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé luy-même.
Je vous donne, a-t-il dit, *ma Couronne, et ma foy*,
Andromaque, regnez sur l'Epire et sur moy.

Je voüe à vostre Fils une amitié de Pere,
J'en atteste les Dieux, je le jure à sa Mere.
Pour tous mes Ennemis je declare les siens,
Et je le reconnois pour le Roy des Troyens.
A ces mots, qui du Peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cry de rage.
L'Infidelle s'est vû par tout enveloper,
Et je n'ay pû trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abbatre.
Je l'ay veu dans leurs mains quelque temps se debattre.
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober,
Mais enfin à l'Autel il est allé tomber.
Du Peuple épouvanté j'ay traversé la presse
Pour venir dans ces lieux enlever ma Princesse,
Et regagner le Port, où bien-tost nos Amis
Viendront couverts du sang, que je vous ay promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le voy bien, trahi vostre vengeance.
Vous vouliez que ma main portast les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais c'est moy, dont l'ardeur leur a servi d'exemple,
Je les ay pour vous seule entraînez dans le Temple,
Madame, et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort, que leurs bras n'ont fait qu'executer.
Vous seule avez poussé les coups . . .

HERMIONE.

Tay-toy, Perfide,
Et n'impute qu'à toy ton lâche Parricide.
Va faire chez tez Grecs admirer ta fureur,

Va, je la desavouë, et tu me fais horreur.
Barbare qu'as-tu fait? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pû, Cruels, l'immoler aujourd'huy,
Sans que tout vostre sang se soulevast pour luy?
Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoy l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O Dieux! Quoy ne m'avez-vous pas
Vous-même, icy, tantost, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! Falloit-il en croire une Amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas dans mes emportemens,
Que mon cœur dementoit ma bouche à tous momens?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire,
Toy-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plûtost m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'ameine en des lieux où l'on fuit ta presence?
Voilà de ton amour le detestable fruit.
Tu m'apportois, Cruel, le malheur qui te suit.
C'est toy, dont l'Ambassade à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pancher vers ma Rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins,
Il m'aimeroit peut-estre, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire,
Je renonce à la Grece, à Sparte, à son Empire,
A tout ma Famille. Et c'est assez pour moy,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toy.

SCENE IV.

ORESTE *seul.*

Que vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un Traître, un Assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? et suis-je Oreste enfin ?
Quoy ? l'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire.
J'assassine à regret un Roy que je revere.
Je viole en un jour les droits des Souverains,
Ceux des Ambassadeurs, et tous ceux Humains ;
Ceux même des Autels, où ma fureur l'assiege.
Je deviens Parricide, Assassin, Sacrilege,
Pour qui ? Pour une Ingrate, à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage. Et quand je l'ay servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
Je la voy pour jamais s'éloigner de mes yeux,
Et l'Ingrate, en fuyant, me laisse pour salaire,
Tous les noms odieux que j'ay pris pour luy plaire.

SCENE V.

ORESTE. PYLADE, SOLDATS D'ORESTE.

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce Palais,
Ou bien resolvons-nous de n'en sortir jamais.

Nos Grecs pour un moment en défendent la Porte.
Tout le Peuple assemblé nous poursuit à main forte.
Aux ordres d'Andromaque icy tout est soûmis,
Ils la traitent en Reine, et nous comme Ennemis.
Andromaque elle même à Pyrrhus si rebelle,
Luy rend tous les devoirs d'une Veuve fidelle,
Commande qu'on le vange, et peut-estre sur nous
Veut vanger Troye encore, et son premier Epoux.
Allons. N'attendons pas que l'on nous environne,
Nos Grecs nous rejoindront. Et tandis qu'Hermione
Tient encore le Peuple autour d'elle arresté,
Voila nostre chemin, sortons en seureté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, Amis, que je veux suivre,
A son dernier arrest, je ne puis plus survivre:
Partez, j'ay fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur? il la faut oublier,
Quoy! toûjours l'instrument, et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les Morts quelque nouvel outrage?
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt? Dieux! Qu'entens-je?

PYLADE.

Hé quoy? vous l'ignoriez?
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée,
Qui couroit vers le Temple, inquiete, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus, porté sur des Soldats,
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émeuë.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons veuë,

Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au Ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE.

Grace aux Dieux ! Mon mal-heur passe mon esperance :
Ouy, je te louë, ô Ciel ! de ta perseverance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs, tu m'as fait parvenir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misere ;
J'estois né, pour servir d'exemple à ta colere,
Pour estre du malheur un modele accompli :
Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux Amans ? Pour couronner ma joye,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noye :
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs, qui n'ont pû s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?
De quel costé sortir ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ? Grace au Ciel, j'entrevoy.
Dieu ! Quels ruisseaux de sang coulent autour de moy !

PYLADE.

Ah Seigneur !

ORESTE.

Quoy, Pyrrhus, je te rencontre encore ?
Trouveray-je par tout un Rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups comment t'es-tu sauvé ?
Tiens, tiens, voila le coup que je t'ay reservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ?
Elle vient l'arracher au coup qui le menasse ?
Dieux, quels affreux regards elle jette sur moy !
Quels Démons, quels serpens traîne-t-elle aprés soy ?
Hé bien, Filles d'Enfer, vos mains sont-elles prestes ?
Pour qui sont ces Serpens qui sifflent sur vos testes ?

A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'eternelle Nuit?
Venez, à vos fureurs O[redacted]andonne.
Mais non, retirez-vous[redacted]re Hermione.
L'Ingrate mieux que [redacted] me déchirer,
Et je luy porte enfin [redacted]evorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse,
Ménageons les momens que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans,
S'il reprenoit icy sa rage avec ses sens.

Fin.